

PARTIE I

INTRODUCTION

D'HERVE HASQUIN

UN LIVRE CULTE : L'OPIUM DES INTELLECTUELS, 1955

Ne pas désespérer Billancourt

Le 8 juin 1955 au Théâtre Antoine était représentée pour la première fois *Nekrassov*, une pièce de Jean-Paul SARTRE. Un escroc d'envergure, Georges de Valera, se faisait passer pour Nekrassov, un ministre soviétique en exercice qui aurait choisi la liberté tout en étant décidé à vendre ses souvenirs au prix fort. Les dénonciations du régime soviétique succédèrent aux dénonciations ; elles furent de plus en plus fracassantes ; le quotidien *Soir à Paris*, qui bénéficiait des révélations du pseudo-Nekrassov tripla ses ventes, mais au fil du temps, l'effet des révélations sensationnelles s'émoussa et de Valera-Nekrassov fut rejeté : il avait perdu toute utilité.

Cette pièce « anti-antisoviétique » était dans l'air du temps. *Nekrassov*, c'était d'abord un règlement de compte avec ceux qui avaient déserté l'Union Soviétique et l'avaient traînée dans la boue, en particulier avec l'un des plus célèbres réfugiés à l'ouest de l'époque, Victor KRAVCHENKO, qui avait successivement publié *I chose freedom* (1946) et *I chose justice* (1951). C'était aussi un appel pressant aux intellectuels pour ne pas laisser s'accréditer

l'idée auprès des ouvriers, comme ceux de Billancourt, que « le monde bourgeois a ses défauts, mais c'est le meilleur des mondes possibles ». Comme le disait l'une des protagonistes de la pièce, journaliste à *l'Humanité*, Nekrassov ne pouvait pas « désespérer les pauvres » ; or, c'était bien l'intention de Valera-Nekrassov qui, grisé par le succès, n'avait qu'une obsession dans un accès de cynisme : « Désespérons Billancourt. Désespérons Billancourt ».

En écrivant *Nekrassov*, SARTRE en appelait à l'intelligentsia française : il ne fallait à aucun prix enlever aux prolétaires la possibilité d'espérer en un paradis qui n'était pas le monde capitaliste. Le message passa à la postérité, avec une formule choc, qui à vrai dire ne se trouve pas telle quelle dans *Nekrassov*, mais fut à la source de bien des silences complices et de compromissions : « ne pas désespérer Billancourt ».

L'Opium des intellectuels

Par un exemplaire hasard était sorti de presse, un mois auparavant, un livre iconoclaste, *L'opium des intellectuels*, dont l'auteur était surtout connu comme celui qui avait révélé à la France d'avant-guerre la sociologie allemande, comme un philosophe de l'histoire qui depuis une dizaine d'années analysait sans complaisance, en sa qualité d'éditorialiste du *Figaro*, la vie politique nationale et internationale.

ARON y entreprenait la critique de ce qu'il appelait des mythes, des « mots sacrés » (gauche, Révolution, prolétariat), en montrait les ambiguïtés et posait des questions embarrassantes telles que « Pourquoi les idéologies du prolétariat et du parti ont-elles d'autant plus de succès que la classe ouvrière est moins nombreuse ? »

Rarement à cette époque, on osa pousser si loin le parallélisme entre Religion et Communisme, entre Eglise et Parti :

- « MARX appelait la religion l'opium du peuple. Qu'elle le veuille ou non, l'Eglise consolide l'injustice établie. Elle aide les hommes à supporter et à oublier leurs maux, au lieu de les guérir. Obsédé par le souci de l'au-delà, le croyant est indifférent à l'organisation de la Cité.

L'idéologie marxiste, dès qu'un Etat l'a érigée en orthodoxie, tombe sous le coup de la même critique : elle aussi enseigne aux masses l'obéissance et confirme l'autorité des gouvernements. Il y a plus : jamais le christianisme n'a accordé de blanc-seing aux gouvernants. Même les Eglises de rite oriental se réservaient le droit de blâmer le souverain indigne. Le tsar, chef de l'Eglise, ne disait pas le dogme. Le secrétaire général du parti se réserve la liberté de récrire, au gré d'un présent changeant, l'histoire du parti communiste qui constitue l'essentiel du dogme stalinien.

(...) On dira que la religion communiste, à notre époque, a une toute autre signification que la religion chrétienne. L'opium chrétien rend le peuple passif, l'opium communiste l'excite à la révolte. A n'en pas douter, l'idéologie marxiste-léniniste a contribué à la formation sinon au recrutement des révolutionnaires.

(...) La religion stalinienne mobilise les masses en vue de la prise du pouvoir et de l'industrialisation accélérée, elle sanctifie la discipline des combattants, des bâtisseurs, elle renvoie à la Révolution, puis à un avenir qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on avance vers lui, le moment où le peuple recueillera le fruit de sa longue patience ».²

Mais l'essentiel du livre, sa cible véritable, c'était les intellectuels de gauche, cette intelligentsia française et occidentale, moins celle qui avait adhéré au parti communiste que celle que l'on pouvait qualifier de « communiste » et qui ne ménageait pas ses sympathies à l'Union Soviétique. En France, ils se recrutaient notamment dans les milieux proches des revues *Temps Modernes* (SARTRE et ses amis) et *Esprit* (les chrétiens de gauche autour d'Emmanuel d'ASTIER de la VIGERIE).

Ce qui stupéfie et fascine à la fois ARON, c'est cette capacité qu'avaient ces intellectuels de se montrer indulgents à l'égard d'un régime et d'une société qui ne les toléreraient pas. Comment se fait-il que la France passe pour le paradis des intellectuels et que, dans le même temps, bon nombre de ceux-ci aient la réputation d'être révolutionnaires ? Pourquoi font-ils preuve de cet anti-américanisme exacerbé alors que les valeurs défendues par les Etats-Unis et l'*américain way of life* se rapprochent le plus de ce qu'ils exigent dans leur critique de l'ordre social : « l'élévation du niveau de vie, l'atténuation des différences de classes, l'élargissement des libertés individuelles et syndicales » ?

² R. ARON, *L'Opium des intellectuels*, Hachette, 2002 (1955), pp.300-301

Provincialisme de l'intelligentsia

ARON y voit le résultat d'un divorce entre « l'intelligence et l'action » dans le chef d'intellectuels frustrés, certes honorés en France et en particulier à Paris plus qu'ailleurs, mais qui n'ont aucune prise sur la direction politique et le fonctionnement de l'Etat. Il met aussi en cause le « provincialisme » de cette intelligentsia. Vivant depuis la guerre mondiale dans une puissance de second ordre et supportant mal la position de leader des Etats-Unis - le succès rencontré par le mot d'ordre « l'indépendance nationale » lancé par le parti communiste en est un signe -, bref, humiliée par le déclin national, elle en est réduite à faire éclater son environnement étiré en prétendant « penser pour l'humanité entière ». C'était aussi l'ambition des grandes philosophies de l'histoire du XIXème siècle, et au premier rang, du prophétisme marxiste. Le philosophe de l'histoire a beau jeu de critiquer le soi-disant « sens de l'histoire », l'illusion de la « nécessité » qui sont inhérents au marxisme ; la critique est a fortiori plus acide lorsqu'elle s'attaque à la forme de marxisme fort éloigné du modèle, mais en vogue, qui veut que le prolétariat constitue l'avenir de l'humanité et que son combat s'identifie totalement et sans restriction avec celui des partis communistes dirigés par l'Union Soviétique. Mais les conséquences de ces axiomes sont tragiques car ils conduisent à préférer, au nom d'impératifs auréolés de la légitimité que leur confère le sens de l'histoire, la fin aux moyens. ARON résume admirablement l'attitude de ces « croyants » :

« *Qui se meut dans l'histoire sans en connaître le dernier mot hésite parfois devant une entreprise souhaitable dont le coût serait trop élevé. Hommes d'Eglise et hommes de foi ignorent ces scrupules. La fin sublime excuse les moyens horribles. Moraliste contre le présent, le révolutionnaire est cynique dans l'action, il s'indigne contre les brutalités policières, les cadences inhumaines de production, la sévérité des tribunaux bourgeois, l'exécution de prévenus dont la culpabilité n'est pas démontrée au point d'éliminer tous les doutes. Rien, en dehors d'une « humanisation » totale n'apaisera sa faim de justice. Mais qu'il se décide à adhérer à un parti aussi impitoyable que lui-même contre le désordre établi, et le voici qui pardonnera, au nom de la Révolution, tout ce qu'il dénonçait infatigablement. Le mythe révolutionnaire jette un pont entre l'intransigeance morale et le terrorisme.*

*Rien n'est plus banal que ce double jeu de la rigueur et de l'indulgence. L'idolâtrie de l'histoire en est, à notre époque, la mise en force, sinon l'origine intellectuelle. Sous prétexte d'atteindre au sens de l'histoire, on méconnaît les servitudes de la pensée et de l'action ».*³

« Le Parti n'a jamais tort »

En d'autres termes, voilà par quel mécanisme tant d'intellectuels de gauche, communistes ou non, impitoyables face aux défaillances des démocraties, ont témoigné tant de mansuétude à l'égard des crimes et des exactions de l'ère stalinienne et post-stalinienne car ils s'inscrivaient dans un processus qui avait pour fin l'amélioration de l'humanité. Roubachof, le héros de KOESTLER, ne disait rien d'autre quelques temps avant d'être broyé à son tour par le système :

■ *« Le Parti n'a jamais tort (...). Toi et moi, nous pouvons nous tromper. Mais pas le Parti. Le Parti, camarade, est quelque chose de plus grand que toi et moi et que mille autres comme toi et moi. Le Parti, c'est l'incarnation de l'idée révolutionnaire dans l'Histoire. L'Histoire ne connaît ni scrupules ni hésitations. Inerte et infaillible, elle coule vers son but. A chaque courbe de son cours elle dépose la boue qu'elle charrie et les cadavres des noyés. L'Histoire connaît son chemin. Elle ne commet pas d'erreur. Quiconque n'a pas une foi absolue dans l'Histoire n'est pas à sa place dans les rangs du Parti ».*⁴

C'est ce même dogmatisme de l'histoire qui avait amené Maurice MERLEAU-PONTY, successeur de BERGSON au Collège de France, à se faire l'avocat des purges staliniennes et du pacte germano-soviétique et l'accusateur de l'impérialisme anglo-américain, à assimiler à un acte implicite de guerre la moindre critique à l'égard de l'U.R.S.S. et à accabler de reproches virulents un KOESTLER au point de comparer l'antisoviétisme à du fascisme. Le mot magique est lancé. L'étiquette de fasciste, chargée d'une fantastique connotation négative au lendemain d'une guerre marquée par les crimes nazis, servira à discréditer systématiquement jusqu'à un passé proche ceux ou celles qui dénonçaient le régime soviétique et les régimes satellites.

³ R. ARON, *L'Opium des Intellectuels*, Hachette, 2002 (1955), p.167

⁴ A. KOESTLER, *Le zéro et l'infini*, Paris, Calman-Lévy, 1945, p. 54

Certes, après CAMUS, MERLEAU-PONTY rompit également avec SARTRE mais pour quelques intellectuels désintoxiqués, combien n'y en eut-il pas, et non des moindres, qui refusèrent de voir les réalités, qui restèrent sourds aux avertissements ? Le courage d'ARON est d'avoir entrepris un étonnant travail de démystification, d'avoir mis à nu le fanatisme idéologique, et à tout le moins l'anesthésie du sens critique, dont souffraient nombre d'intellectuels. Car la plupart d'entre eux, depuis la parution des ouvrages de Victor SERGE, ne pouvaient même pas prétexter l'ignorance du terrorisme intellectuel et politique, les procès truqués, la répression sanglante. A supposer même que la résistance héroïque du peuple russe et les sacrifices inouïs qu'il avait endurés au cours de la seconde guerre mondiale aient pu temporairement occulter ce qu'avait d'inhumain le régime, les yeux auraient dû s'ouvrir devant l'accumulation des faits : témoignages nouveaux, coups d'Etats perpétrés en Pologne, en Hongrie, et en Tchécoslovaquie pour y transposer dans ces Etats devenus vassaux les mœurs soviétiques (purges, éliminations violentes au terme de procès truqués dont furent notamment victimes RAJK, CLEMENTIS, SLANSKY, KATZ). La série de crimes avait commencé avec la défenestration de MASARYK à Prague. En juin 1953, quelques mois après la mort de STALINE, les blindés et les chars soviétiques avaient écrasé dans le sang les révoltes ouvrières de Berlin-est et de Bohême ; ce fut l'occasion de mettre au point une argumentation qui, comme l'a bien montré Pavel TIGRID, aura la vie longue ; « mise en cause d'agents provocateurs » et d' « agitateurs fascistes » accusés de bernier les ouvriers ignorants et de les entraîner à commettre des actes contre le régime ». Mais voilà, *les Lettres françaises*, périodique communiste, avait préféré classer le livre de KRAVCHENKO au rang des œuvres de fiction...

Cette description, sans concession, de l'anesthésie des fonctions critiques qui frappait les intellectuels de gauche face au régime soviétique - cela n'allait tout de même pas, parfois, sans terribles états d'âme comme tendait à le montrer le comportement de certains héros de Simone de BEAUVOIR dans *Les Mandarins* - ne fut hélas pas démentie par la suite. ARON, un « anticommuniste primaire » comme on se complaisait à le colporter ? CONQUEST, dans un livre éblouissant, est arrivé, une quinzaine d'années plus tard, aux mêmes conclusions que le philosophe et sociologue français, sans pourtant l'avoir lu : oui, la méfiance à l'égard des témoignages relatifs à l' « expérience soviétique » a été grande, et en France plus que partout ailleurs ; oui, les massacres de STALINE ont été

ou bien niés ou bien justifiés, y compris par la presse dite sérieuse et par de nombreux non communistes.

En 1970, Alain BESANCON, dans la préface à un écrit prémonitoire de l'historien dissident et persécuté AMALRIK, s'interrogeait sur le pourquoi de cette extravagante cécité. L'explication qu'il avance paraît devoir être sérieusement prise en considération. Celle-ci met essentiellement en cause le poids de l'idéologie qui « aurait pour fonction d'empêcher de parvenir à la conscience, moins le réel extérieur que le réel intérieur ». Il enchaîne :

« Elle maintient inconscient ce que la conscience ne saurait tolérer, en particulier un désir de meurtre. Si l'on compare sous cet angle l'idéologie nazie et l'idéologie bolchevique, on voit bien la supériorité de cette dernière. Le nazisme avoue très vite l'intention criminelle, le bolchevisme jamais. Il accomplit aussi complètement que le nazisme, le désir meurtrier (qu'on me fasse grâce de statistiques comparées !) mais sans la culpabilité ». ⁵

Cette pseudo-différence de nature excusait bien des choses et troublait le jugement d'humanistes convaincus... Ainsi, Jacques MITTERAND, proche des milieux radicaux et socialistes, anticolonialiste de la première heure, conférencier régulier de la Ligue des Droits de l'Homme et surtout Grand Maître du Grand Orient de France de 1962 à 1964 et de 1969 à 1971 écrivait en 1973 :

« Il est tout à fait logique que le fascisme interdise la Franc-maçonnerie. Entre elle et lui, c'est une lutte à mort, comme en Espagne franquiste. Certes, les pays de l'Est européen interdisent également la Franc-maçonnerie mais il n'est pas de commune mesure entre leurs régimes politiques et le fascisme. Ils ont tort, devant l'histoire, ceux qui volontairement ne font aucune discrimination entre l'Union Soviétique, la Chine, les démocraties populaires et le fascisme. Ils témoignent d'une volontaire confusion d'esprit quand ils les groupent tous en régimes totalitaires ». ⁶

⁵ A. AMALRIK, *L'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?*, préface de A. BESANCON, Paris, Fayard, 1970, p.53

⁶ J. MITTERAND, *La politique des Francs-Maçons*, Paris, éd. Roblot, 1973, p. 201

Rue du Prolétaire rouge

Ni Budapest en 1956, ni Prague en 1968 n'ébranleront les convictions de nombre de bien-pensants. A côté de quelques « renégats » tels que Roger GARAUDY ou Pierre DAIIX qui, de toute façon, n'apparurent jamais comme des contempteurs crédibles de régimes dont ils avaient été précédemment les thuriféraires outranciers, il en est tant d'autres qui envers et contre tout refusèrent d'apparaître comme des alliés « objectifs » des U.S.A., du capitalisme, de la bourgeoisie et continuèrent à tout cautionner. Combien furent-ils à être paralysés par cette hantise ? Instructif à cet égard est le livre *Rue du Prolétaire rouge*. Ses auteurs, deux communistes français, s'établirent à Moscou avec leurs enfants et y travaillèrent, de septembre 1972 à septembre 1974, au service de la propagande soviétique. Ils en revinrent traumatisés mais il leur fallut quatre ans avant de se décider à livrer au public leurs impressions sur la réalité saisissante du « paradis » soviétique. L'explication qu'ils fournissent de cette longue hésitation vaut la peine d'être citée :

« (...) tout communiste de par le monde était en droit de tenir l'Union Soviétique pour un pays d'avant-garde.

Or, ce problème n'a pu se produire que grâce à notre complicité, la nôtre et celle de centaines de communistes qui avaient vécu aussi douloureusement que nous le même type d'expérience.

Notre attachement filial, quasiment amoureux, à l'U.R.S.S. nous a contraints à nous voiler la face et à nier l'évidence au nom des intérêts supérieurs du Parti, des raisons d'Etat. Rien ne devait entraver la marche en avant du mouvement ouvrier international. Durant quatre ans, nous avons relégué au fond de nos consciences militantes et disciplinées la rédaction de cet ouvrage. Nous avons cru, comme bien d'autres camarades, qu'il suffisait que notre parti condamne ponctuellement certains égarements de l'U.R.S.S. pour devenir un parti neuf 'aux couleurs de la France' ».⁷

Le fanatisme idéologique n'épargne personne, pas même les intellectuels et les savants. Combien de biologistes et de scientifiques en France, en Belgique et en Angleterre par exemple n'ont-ils pas été frappés par le mal quand officiellement le Parti communiste d'Union Soviétique a

⁷ N. et J. KEHAYAN, *Rue du prolétaire rouge. Deux communistes français en U.R.S.S.*, Paris, Seuil, 1978, p.11

décrété « vérité scientifique » les théories fumeuses de LYSENKO ? Si un Jacques MONOD, immédiatement, et un Jean BRACHET, à Bruxelles, avec quelque retard, ont abjuré la foi communiste plutôt que de s'incliner devant des hérésies scientifiques, il en est trop, jusqu'à ce que ce fut devenu totalement indéfendable, qui se sont soumis par devoir et/ou conviction à la science soviétique et prolétarienne. Pendant près de trente ans, combien d'historiens marxistes et/ou communistes n'ont-ils pas accepté, par confort idéologique, la version soviétique des massacres de KATYN imputés à tort aux Nazis ? Pourtant, en cette matière également, celui qui voulait prendre la peine de s'informer pouvait savoir.

Aron, une admirable machine intellectuelle mais qui tourne à vide ?

Dans un livre remarquable, centré sur la période 1944-1954, qui vit tant d'hommes et de femmes intelligents succomber au mirage soviétique, Ariane CHEBEL d'APPOLLONIA a rappelé la persévérance dont a dû faire preuve ARON devant l'hostilité que suscitaient ses prises de positions radicales, surtout à partir de 1948, contre le communisme et le monde soviétique. *L'opium des intellectuels* lui valut en particulier un compte rendu virulent de Maurice DUVERGER dans *Le Monde* en août 1955 où l'on pouvait notamment lire ce commentaire du politologue : « *cette admirable machine intellectuelle tourne parfaitement rond mais elle tourne à vide, sans embrayer sur le réel* » ! Mais CHEBEL d'APPOLLONIA conclut :

« *Avec application et obstination, il poursuivra sa route, le plus souvent en solitaire. Jusqu'au jour où certains de ses détracteurs préféreront 'avoir raison' avec lui que tort avec d'autres* ». ⁸

Dans un de ces livres phares tel qu'il en paraît un ou deux par génération et qui ont l'art d'élever le débat, de provoquer des remises en question, bref, de faire réfléchir, Julien BENDA avait dénoncé *La trahison des clercs*. En d'autres termes, il reprochait aux intellectuels, c'est-à-dire aux gens d'étude et de réflexion, à « tous ceux dont l'activité, par essence », ne « poursuit pas des fins pratiques » et qui trouvent « leur joie à l'exercice de l'art ou de la science ou de la spéculation métaphysique » de se mettre « à faire le jeu des passions politiques ». Plutôt que de continuer à combattre les passions au nom de principes abstraits (humanité, justice), ils en arrivaient depuis la fin du XIX^{ème} siècle à soustraire leurs passions au

⁸ A. CHEBEL d'APPOLLONIA, *Histoire politique des intellectuels en France, 1944-1954*, Bruxelles, Complexe, pp. 162-164

contrôle du jugement. A l'époque, c'était surtout le virus nationaliste qui traumatisait BENDA, effrayé par BARRES et quelques autres ailleurs en Europe, pour lesquels « la patrie eût-elle tort, il faut lui donner raison ». La passion faisait abandonner au clerc sa liberté d'esprit puisque seul importait le but poursuivi.

La décennie suivante illustra tragiquement ce propos. BENDA avait écrit un livre prémonitoire. Il en est de même de la part d'ARON qui rappela inlassablement, tout au long de son livre, l'intellectuel à ses obligations. Certes, l'analyse froide, scientifique qu'il affectionne est fort éloignée de l'engagement en vogue que Simone de BEAUVOIR répercutait dans une formule à l'emporte-pièce : « quand un avion pique du nez, il vaut mieux être le pilote qui essaie de le redresser qu'un passager terrorisé ».

Mais voilà, ARON craignait par-dessus tout que l'intellectuel descendît dans l'arène politique car cet engagement pouvait rapidement confiner au fanatisme et faire perdre tout libre-arbitre. Ses préférences allaient ailleurs :

■ *« Si la tolérance naît du doute, qu'on enseigne à douter des modèles et des utopies, à récuser les prophètes du salut, les annonciateurs de catastrophes.*

*Appelons de nos vœux, la venue des sceptiques s'ils doivent éteindre le fanatisme ».*⁹

Qu'on ne se méprenne pas sur ce comportement. Il ne s'agit pas d'un refus de prendre position, mais plutôt, dans l'optique de BENDA, de faire entendre une voix qui transcende les passions politiques, une voix qui, tout en leur demeurant étrangère, adopte à leur égard une attitude critique.

Le spectateur engagé

C'est à cette lucidité dans laquelle ARON a ancré toute son œuvre que l'on doit sans doute de découvrir dans *L'opium des intellectuels* un passage dont la résonance est aujourd'hui exceptionnelle :

⁹ R. ARON, *L'Opium des intellectuels*, Hachette, 2002 (1955), p.334

■ « Lorsque les gouvernants, fiers d'une révolution heureuse, accaparent un prophétisme pour fonder leur pouvoir et confondre leurs ennemis, la religion séculière naît, condamnée dès l'origine à se stériliser en orthodoxie ou à se dissoudre en indifférence. Les hommes d'Occident sont demeurés trop chrétiens pour diviniser la Cité temporelle. Comment les docteurs de la loi soviétique pourraient-ils entretenir la ferveur ? Si la réalité satisfait les vivants, le temps des indignations et des rêves est passé. Si elle les déçoit, comment sera-t-elle reconnue comme le chemin vers le royaume millénaire ?

*La religion séculière résistera, plus ou moins longtemps, à la contradiction qui la ronge. Elle ne représente rien de plus, en Occident, qu'une étape fatale vers la fin de l'Espoir ».*¹⁰

Au total, et c'est donc heureux pour la rigueur intellectuelle, *le spectateur engagé* ARON, qui n'a jamais bénéficié de son vivant de la célébrité d'un SARTRE, a fini par avoir raison du philosophe engagé.

Voilà cet homme dont il va être question. Cet homme toujours libre, jamais inféodé à quelque *Prince* que ce soit, a toujours affirmé la nécessité de ne pas laisser anesthésier son sens critique. C'est ainsi qu'il tint tête, qu'il fut fort, qu'il ne fut pas toujours aimé de la droite et qu'il fut souvent détesté de la gauche et de l'extrême gauche.

Cette personnalité mosaïque était un grand penseur. Mais ce qui manquait à cet analyste acéré, à ce rationaliste presque cynique, c'est la capacité de soulever l'enthousiasme. La raison en est simple : il ne promettait pas des lendemains qui chantent. Il ne fut pas un idéologue. Il n'eut point ses sectateurs. Il n'a pas créé d'Eglise. Du coup, il ne drainait pas les foules car il ne les galvanisait pas. Son discours pouvait apparaître comme « glacial » à certains égards. Sa placidité rigoureuse avait au moins ce mérite : elle faisait réfléchir.

Hervé HASQUIN

Administrateur-Délégué du Centre Jean GOL

¹⁰ R. ARON, *L'Opium des intellectuels*, Hachette, 2002 (1955), pp.302-303